



François Bordes

Il ne faut pas dormir

Admirable tremblement du temps de Gaëtan Picon
suivi d'essais d'Yves Bonnefoy,
Agnès Callu, Francis Marmande,
Philippe Sollers et Bernard Vouilloux
(L'Atelier contemporain, 2015)

« Une écriture au long cours, une parole de haut vol » : Jean Starobinski présentait ainsi l'œuvre de Gaëtan Picon, ce passeur considérable dont on vient de fêter le centenaire. Paru initialement dans la fameuse collection *Les sentiers de la création*, *Admirable tremblement du temps* est ici republié en fac-similé et augmenté de cinq contributions. Consacrées à ce « livre romantique, d'une étrange beauté contradictoire » (P. Sollers) et à son auteur aux « analyses si claires » (Y. Bonnefoy).

Haut vol, en effet, que cette parole qui initia tant de personnes à *l'usage de la lecture*. Cette réédition offre une occasion rêvée de découvrir ou de retrouver cette voix singulière et vibrante.

Long cours, en effet, tant le rythme très particulier de l'écriture de Picon entraîne son lecteur dans une méditation sur le temps et la peinture. Le livre part d'une phrase de Châteaubriand évoquant le tremblement de la main de Poussin, visible dans *Le Déluge*, l'une de ses dernières toiles. Poussin écrivait qu'à l'imitation du cygne, il tâcherait de « faire mieux que jamais à l'approche de la mort ». « Les derniers tableaux sont souvent les plus beaux » ajoute Picon, « mais le temps – qui leur a permis d'être ce qu'ils sont – n'y est pas toujours visible de la même manière ». Il se lance alors dans une tourbillonnante enquête, puisant dans un musée imaginaire qui n'a rien à envier à celui de son ami Malraux. Picon convoque la peinture chinoise classique et Pollock, Cézanne et Picasso, Géricault et Dubuffet, Dürer et Bonnard, Vermeer et Giacometti. Il avance des propositions paradoxales, vertigineuses, ouvrant une perspective cavalière sur l'art moderne et son histoire. Parmi ses fulgurances, celle-ci : « Sans doute le vrai moment de l'art est celui (il vient d'être le nôtre) qui succède à la transcendance du sacré et précède l'immanence profane de la fabrication technologique ». « Dentelures de l'érosion », « fractures du chaos », « ruines, ma famille ». Pour Picon, le temps humain « s'est évaporé de la plupart des formes significatives de l'art actuel », « comme une couche d'air humide ». L'art « à l'état gazeux », déjà ? Le temps est évincé, « nié », et « nos empreintes digitales ne marquent plus ».

Disparu en 1976, Picon n'aura pas eu à envisager – à dévisager – les nouveaux sens de l'adjectif digital. Précédant nombre de critiques actuels, il analyse ainsi les tendances artistiques de son époque : « l'art d'aujourd'hui met l'intelligence de son grand âge, ses scrupules et ses soupçons au service d'une fatigue maligne, d'un souhait inavoué de démobilisation ». Le livre date de 1970. Mais nulle mélancolie – ou bien une mélancolie active, inquiète – nulle acédie – pas de gros homme saturnien à la Ron Mueck, bien au contraire ! Picon ne lâche pas l'affaire : « Le visage humain n'a jamais été peint, voilà

le vrai, et il ne faut pas dormir aussi longtemps que nous n'aurons pas mieux regardé. Ce que l'on rejette comme page lue, message épuisé, en deçà, est un au-delà encore ; nous étions passés trop vite, nous nous étions détournés trop tôt. »

Alors, ralentissons, prenons le temps de lire et de relire, prenons le temps de regarder et d'admirer.